

L'AMI DU FOYER

Journal des Familles Chrétiennes

2e Année - - - No. 8
10 Mars 1907

Saint-Boniface, Manitoba

Prix d'Abonnement :
50 cents par An

UN DEFENSEUR DE L'ECOLE CATHOLIQUE

COMMENT le gouvernement maçonnique, qui règne en France, a-t-il réussi à conduire une partie de la nation à l'apostasie, dans l'espace de 25 ans ? C'est en s'emparant de l'école. En faisant des écoles impies, ils ont élevé des enfants impies. Ils ont commencé par effacer le nom de Dieu des livres d'écoles ; ils ont arraché les crucifix des maisons d'écoles ; ils ont supprimé la prière. C'est-à-dire qu'ils ont voulu des écoles sans Dieu d'abord, et ensuite des écoles contre Dieu, où les instituteurs du gouvernement mettaient la haine de Dieu dans le cœur de leurs élèves et le blasphème sur leurs lèvres. Ils ont réussi à former ainsi une génération de mécréants qui ont perdu, non seulement les idées, mais souvent même la physionomie et les allures de leurs parents.

C'est à quoi s'appliquent, parmi nous, ceux qui veulent faire dominer l'idée païenne d'enlever aux parents l'éducation de leurs enfants pour la confier au gouvernement, à l'Etat.

Un député, qui passe pour un des chefs de la clique malsaine de Montréal, a eu l'impudence de proclamer, en pleine chambre, à Québec, la souve-

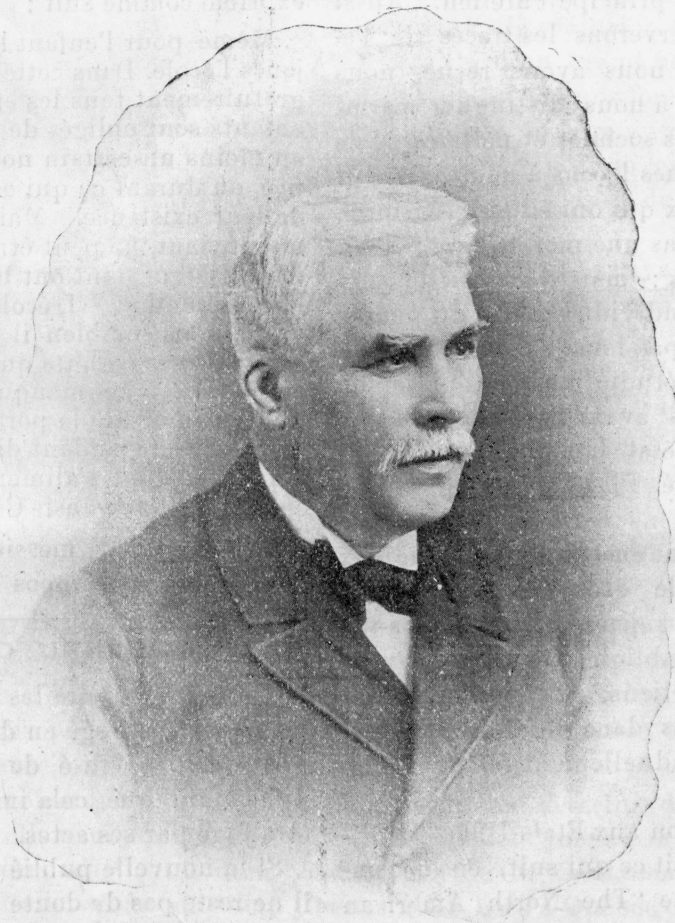
raineté de l'Etat dans l'école. C'est un outrage à l'autorité des parents. L'école n'est pas un bureau public du gouvernement : l'école est une dépendance de la famille. Ce sont les parents qui ont des

enfants à envoyer à l'école qui ont le droit et le devoir de contrôler l'éducation qu'on y donne. Le pouvoir public n'a pas le droit de s'emparer des enfants pour faire leur éducation à sa guise.

Ce que veulent nos malfaiteurs politiques, nos ennemis, ce sont des écoles sans Dieu, et pour cacher leur jeu ils les appellent des écoles nationales où les juifs, les protestants et les catholiques recevront de l'Etat la même éducation, une éducation païenne. Écoutez ce qu'un homme, qui a vieilli dans l'étude des questions sociales, qui n'a jamais bronché sur le chemin droit de l'honneur et du devoir, écoutons ce que l'honorable M. Bernier disait au sénat sur l'école neutre, l'école sans Dieu.

L'HON. SÉNATEUR BERNIER

"Bien qu'il soit fort délicat, disait M. le sénateur, de toucher aux écoles publiques, laissez moi cependant vous en dire quelques mots. Ne serait-ce qu'au point de vue social, il est certainement à



propos qu'un avertissement tombe de nos lèvres, s'il est justifié par ce qui transpire dans le public.

C'est un service à rendre à ces écoles et au pays. Ce devoir n'est pas agréable à remplir, mais c'est un devoir tout de même. Nous entendons très souvent quelques personnes dire qu'elles ont reçu leur éducation dans les écoles publiques et qu'elles ne se trouvent pas pour cela plus méchantes que nous-mêmes. La chose est possible et je ne veux aucunement pénétrer dans la vie intérieure de nos frères en christianisme. Les comparaisons, dit on, sont toujours odieuses, et très souvent elles ne sont pas d'une justesse absolue. La question que je touche en ce moment doit être considérée à un point de vue plus élevé.

Les catholiques ne prétendent pas être meilleurs que les autres. Une part même bien trop grande des misères et des faiblesses humaines est notre lot. Mais, messieurs les sénateurs, laissez-moi vous dire ceci : Si vous et nous pouvons nous flatter de posséder une morale supérieure, c'est parce qu'il y a au fond de nos âmes quelque principe chrétien. Aussi longtemps que nous conserverons les traces de l'éducation chrétienne que nous avons reçue, nous continuerons, je l'espère, à nous distinguer parmi les nations par nos qualités sociales et morales. Mais l'histoire doit avoir quelques leçons à nous offrir. Il est admis, parmi tous ceux qui ont étudié l'histoire, que le paganisme n'offre pas une morale sûre ; il n'y incline pas même les âmes ; mais il y instille plutôt au fond du cœur de l'individu comme du peuple en général, de mauvaises passions et des goûts désordonnés. Quiconque a étudié un peu profondément les mœurs romaines avant la venue de notre Sauveur, a pu constater l'état lamentable dans lequel était tombée la société. Plaise à Dieu que notre peuple ne tombe jamais dans cet état d'abjection. Mais, si nous extirpons tout enseignement religieux ou toute éducation morale des institutions auxquelles nous confions nos jeunes générations—je veux parler des écoles publiques—ne croyez-vous pas que les principes chrétiens, qui ont maintenu nos ancêtres et nous-mêmes dans le droit chemin, finiront par disparaître graduellement ? Et que s'en suivra-t-il ?...

Un écrivain de réputation aux Etats-Unis, M. Richard Grant White, écrivait ce qui suit, en décembre 1880, dans la revue dite "The North American Review" :

"Le vice s'est accru presque en proportion du développement du système des écoles publiques qui, au lieu d'élever le niveau des masses, ne nous a donné qu'une classe d'hommes hybride et indiscriptible."

Si [cinquante ou soixante années d'écoles publi-

ques ont donné un résultat de cette nature aux Etats-Unis, ne serait-il pas opportun pour nous de songer, pendant qu'il est encore temps, à ce qui pourrait nous arriver à nous-mêmes ? Citons des faits qui nous touchent de plus près. Il y a quelques temps, la cité de Toronto fut frappée d'horreur par un crime commis dans son sein. Une jeune fille enleva un jeune enfant qu'elle avait trouvé dans la rue et l'assassina cruellement, sans aucun motif. Je veux parler d'une jeune fille du nom de Carr. Après les premiers mouvements de douleur et de surprise le public commença à réfléchir. Le *Globe* du 23 mai écrivit ce qui suit :

Qu'une jeune fille ayant à peine dépassé sa treizième année puisse être capable de traiter un être vivant, son semblable, comme elle n'aurait pas voulu traiter sa poupée, est vraiment une chose renversante... Le milieu dans lequel a vécu la jeune fille n'est probablement pas bon ; mais ce fait seul n'explique pas l'insensibilité et la dureté du cœur déployée par cette jeune fille.

Le *Mail and Empire* a été plus courageux et s'est exprimé comme suit :

Même pour l'enfant le plus abandonné, il y a toujours l'école. Dans cette cité (Toronto) l'école admet gratuitement tous les enfants. En réalité, tous les enfants sont obligés de fréquenter les écoles pendant au moins un certain nombre de jours, durant l'année, ou durant ce qui est appelé la période scolaire de leur existence. Mais l'école, telle que constituée maintenant, ne peut être considérée comme le lien moralisateur dont ont besoin les jeunes enfants qui la fréquentent. L'école leur enseigne à lire, il est vrai ; mais combien il serait préférable pour plusieurs de ces enfants qu'ils n'eussent pas cet enseignement ? Le manque absolu d'instruction les tiendrait hors de la portée des auteurs pervers qui écrivent et répandent dans le public les romans de cinq sous dont s'alimentent les cœurs des jeunes enfants du type Josie Carr.

N'est-ce pas là, messieurs les sénateurs, un avertissement fort à propos ?"

LE NOUVEAU CONSUL FRANCAIS

S'il faut en croire les reporters américains, M. Dallemagne interrogé en débarquant sur notre continent aurait refusé de dire s'il était catholique, prétendant que cela importait peu et qu'il voulait être jugé par ses actes.

Si la nouvelle publiée par les journaux est fondée, il ne reste pas de doute au sujet des sentiments religieux du nouveau consul, car les catholiques n'ont pas l'habitude de rougir de leur foi. *La Vérité*.



LES LEGENDES DU PEUPLE CANADIEN
A L'OMBRE DE LA CROIX.

Nos Mères Ursulines

DIEU qui aime le peuple canadien, lui a envoyé dès son berceau de saints prêtres : les Pères Recollets, les Pères Jésuites, et les Messieurs de Saint-Sulpice. Les Pères Jésuites sont demeurés avec nous pendant une période de 150 ans. Mais chacun sait que c'est la mère qui pétrit des sueurs de son travail et des larmes de sa tendresse le caractère de l'enfant.

Ayons des mères pieuses et nos familles seront pieuses.

Nous ne pourrons jamais assez remercier le bon Dieu d'avoir dirigé sur nos rives la Vénérable Mère de l'Incarnation qui, avec deux de ces compagnes



MARIE-MADELEINE DE LA PELTRIE

débarquait à Québec, le 1er août 1639. Sur le même bateau se trouvaient trois religieuses hospitalières.

La mère de l'Incarnation, née Marie Guyart, avait passé par les grandes épreuves qui font la femme forte. Avant de devenir religieuse, elle avait connu les tracasseries et les agitations de l'épouse et de la mère.

Une nuit, pendant laquelle elle avait prié deux heures dans son couvent de Tours, elle entra dans un léger sommeil. "Je vis, dit-elle, dans un lieu qui était très éminent, un grand et vaste pays qui me parût plein de montagnes, de vallées et de brouillards, au milieu desquels j'entrevis une petite maison qui était l'église du pays. Les obscurités qui remplissaient ce pays étaient affreuses et paraissaient inaccessibles.

"Je me rendis à notre chapelle, continue-t-elle, je

vis la Vierge qui était assise, tenant entre ses bras l'Enfant Jésus et regardant ce grand pays, aussi pitoyable qu'effroyable ; il me semblait qu'elle parlait de moi à son Fils, ce qui m'enflammait le cœur de plus en plus."

Dans le même temps, le bon Dieu inspirait à Mme de la Peltrie d'aller consacrer sa fortune et sa vie aux missions du Canada. Dieu arrangea si bien toutes choses que celle-ci pût partir avec la mère de l'Incarnation et ses deux compagnes, pour être leur protectrice dans leurs nécessités sur une terre alors inhospitalière.

La duchesse d'Aiguillon, nièce du grand Richelieu, se chargea de pourvoir à l'entretien des Religieuses Hospitalières.

Les Religieuses Ursulines se mirent aussitôt à l'œuvre. Elles commencèrent à étudier les langues sauvages ; à montrer à lire, à écrire à "leur chères petites sauvagesses". Elles élevèrent quelques petites orphelines qui devinrent de puissants aides pour enseigner les vérités de notre sainte religion à leurs compatriotes.

Cependant, la réclusion d'un couvent fut fatale pour la santé d'un grand nombre. Accoutumées à respirer l'air pur de nos forêts, ces filles ne purent, pour la plupart, se faire au régime des pensionnats et on dut se contenter de les réunir matin et soir pour assister aux classes de catéchisme, de lecture et d'écriture.

On sait que le sang sauvage ne ment pas : "ces filles ne voulaient pas s'accoutumer à la façon française ; il leur fallait leurs forêts, leurs lacs, leurs rivières et surtout leur cabane ; un couvent était pour elles une prison, et une classe le cachot d'un prisonnier."

La mère de l'Incarnation écrivant en France, a dit ce mot célèbre que l'expérience de 200 ans devait vérifier : *Un français devient plutôt sauvage, qu'un sauvage ne devient français.*

Les mères ursulines comprirent bien cela tout de suite. Elles adoucirent les mœurs de ces sauvagesses, leur inculquèrent des principes religieux, mais ne voulurent pas les franciser, car il valait mieux pour elles garder leur langue et leur genre de vie.

Mais dans les desseins de Dieu, les religieuses Ursulines avaient une autre mission à remplir : faire l'éducation de la Canadienne, puisque toutes les jeunes filles nées à Québec pendant plus de deux siècles ont grandi sous la surveillance des Ursulines. Les filles des gouverneurs, des intendants, des médecins, des notaires, des marchands, des cultivateurs à l'aise devaient passer par le pensionnat de nos mères ursulines ; c'était le bon ton à Québec. Elles ont eu l'honneur d'instruire notre mère Youville, fondatrice des Sœurs Grises. Elles ont beau-

coup contribué, en union avec les saintes filles de Marguerite Bourgeois à rendre uniforme le *parler canadien* dont nous avons lieu d'être si fier. Elles ont su rendre nos mères, les personnes les plus polies et les mieux élevées qu'on pût voir. Elles en ont fait surtout des femmes de dévouement, de vertu. Elles ont su les animer d'un grand zèle pour la gloire de Dieu. Que de milliers et de milliers de nos ancêtres du district de Québec et de Trois-Rivières ont été préparés à leur première communion par des anciennes élèves de nos héroïques ursulines?

Il y a un peu plus de quarante ans, une bonne vieille grand'mère, à Lévi, racontait à ses petites enfants l'anecdote suivante :

“C'était une fois, qu'il y avait une petite fille dans une maison. Cette petite fille avait une mère qui était bonne, bonne comme du bon sucre d'érable. Celle-ci aimait bien sa petite fille. Elle disait souvent : Je l'aime trop pour l'élever à tous ses caprices.

Cette petite fille ne savait pas encore parler et déjà sa bonne mère lui faisait faire avec sa *petite mainette* le signe de la Croix sur la poitrine. Les premiers mots qu'elle dit furent ceux de *Jesus Marie Joseph* et *Sainte Famille de Nazareth*, protégé-z-nous.

Cette petite fille, un jour, “voulant faire à sa tête” fut tapée d'importance et à quatre heures de l'après-midi, le morceau de pain sec fut présenté à la petite désobéissante—la croquette de sucre n'y était plus. La petite orgueilleuse commença à rechigner, puis se mit à crier et à se pamer de pleurer. Elle eut la malice de jeter son morceau sur le plancher. Sa mère alors prit son chapeau, pendu à la porte, sortit un instant et revint avec une?... avec une?... devinez mes enfants?—avec une croquette de sucre?—Non, mes enfants, avec une hart, une hart rouge, fine, pliante. Alors la mère refoulant une larme au fond de son cœur, maîtrisant son émotion, dit d'un ton grave mais où il n'y avait point de colère : ma petite fille, tu as mérité une punition, puis la petite fille eut les jambes aussi rouges que la hart—Pauvre petite fille ! elle soupira longtemps. Pour trois longs jours la croquette de sucre ne parut pas. Ce fut la première et dernière volée que la petite reçut sur ces petites jambes. Elle comprit qu'il fallait obéir et elle obéit.

Un jour cependant elle eut bien peur d'être battue. Elle était à laver la vaisselle pendant que sa mère était au jardin ; en voulant porter la vaisselle au garde-manger, elle échauffa trois assiettes qui tombent en miettes sur le plancher. La pauvre petite se met à pleurer à chaudes larmes et va se cacher dans un coin. La mère entre, l'entend soupirer et lui demande ce qu'elle a. La pauvre enfant, pour

toute réponse, crie : *maman ! maman ! maman !* *maman !*

L'instinct de la mère lui découvre aussitôt ce qu'il y a ; elle ramasse les morceaux brisés, puis d'un ton souriant elle dit à sa petite fille : ce n'est rien, mon enfant ; ce n'est qu'un de ces accidents bien communs dans la vie, ne pleure pas, ta mère achètera demain d'autres assiettes moins glissantes, je suis bien contente de toi, mon enfant, tu travailles bien et elle déposa un baiser sur le front de la petite qui soulagea sa poitrine en laissant échapper un long soupir depuis longtemps comprimé.

Et cette petite de penser : comme elle est bonne *maman !* Jamais je ne lui ferai de peine par ma faute.

Maintenant, mes petits enfants écoutez bien ce qui va suivre.

Un jour, oh ! qu'il faisait beau ce jour-là ! la mère appela sa petite fille près d'elle et lui dit : mon enfant, nous avons décidé, ton père et moi, que tu irais au couvent cet automne. Tu vas aller chez les Mères Ursulines. Tu leur demanderas de te donner à la chapelle le même siège que j'ai occupé pendant quatre ans et là tu prieras pour ta mère. Or, un jour, deux officiers anglais passant devant la maison et voyant sur l'allège de la fenêtre deux énormes morceaux de tondre dont on se servait pour allumer le feu—car, il n'y avait pas d'allumettes alors—entrèrent dans la maison et les demandèrent dans l'intention de les envoyer en Angleterre. La petite fille présente des sièges à ces messieurs, répondit, sans se troubler, mais avec un air modeste à toutes les questions

L'un d'eux avait déchiré un pan de son habit, l'élève des Mères Ursulines s'offrit pour le repriser. En attendant, dit-elle, ces messieurs prendraient peut-être un verre de lait ou d'eau fraîche, il fait si chaud.

—Mademoiselle, dit l'un d'eux, vous êtes la politesse même.

—Je fais seulement ce que mère Cathérine du couvent m'a dit de faire quand il viendrait à la maison des étrangers qui paraîtraient fatigués.

—Quel esprit de charité il y a dans ces maisons de sœurs, dit l'un des officiers à son compagnon !— puis déposant un souverain d'or dans la main de la jeune fille, il s'éloigna.

Maintenant, mes enfants, devinez qui était ce personnage ?

—Je vous le donne en cent..... C'était ni plus ni moins que le père de la reine Victoria qui s'était déguisé pour faire une étude de mœurs de nos canadiens. Retourné en Angleterre, il raconte l'histoire de la petite fille en ajoutant ; les anglais qui disent que le peuple canadien parle patois, prouvent tout

simplem
moins c

—Pui
nue ?

—Att

revenue

une dou

revint

dant hu

les par

pour m

cousine

derniers

et bien

et à écr

prit à d

ce jeune

Devin

—Ma

—Ou

sœurs r

que Die

sulines

bonheu

bonnes

grand'r

arbre—

et désin

côté de

nadien

gloire.

M.

nier de

nomies

Sur

ment ?

plus g

moi, a

de fer

n'aviez

Bern

ressort

pagne

baïsser

Que

Quelle

ô vous

Sur

fortun

dites :

vaut r

La

simplement qu'ils ne savent pas le français—du moins celui que j'ai appris à Paris.

—Puis grand'mère, la petite fille qu'est-elle devenue ?

—Attendez, je vais vous le dire. Cette petite fille revenue du couvent se mit à faire le catéchisme à une douzaine d'enfants, puis après ces douze, il en revint encore douze autres, et ainsi de suite pendant huit ans. Elle alla passer deux hivers dans les paroisses, ici, en arrière, chez deux de ses oncles, pour montrer le catéchisme à ses petits cousins et cousines et aux enfants des alentours—Parmi ces derniers, il y en avait un grand qui était bien pieux et bien studieux. En deux mois, elle lui apprit à lire et à écrire un peu, et l'été suivant, celui-ci lui apprit à dire oui quand il la demanda en mariage... ce jeune homme ! c'est votre grand-père.

Devinez alors qui était cette jeune fille ?

—Mais c'est vous ! grand'mère.

—Oui, c'est moi qui as eu un frère prêtre, deux sœurs religieuses, un frère médecin, un fils prêtre que Dieu a amené à lui bien jeune et deux filles ursulines : vos tantes qui vous aiment tant. Et tout ce bonheur, notre famille le doit après Dieu, aux bonnes Mères Ursulines qui ont formé votre grand'mère : le grain de sénévé est devenu un grand arbre—Mes enfants, je vous souhaite une bonne nuit et désire pour mes petites filles une place au ciel, à côté de la mère de l'Incarnation, à qui le peuple canadien doit une partie de sa prospérité et de sa gloire.

Me Baisser ! Jamais !

M. THIERS dit un jour à Berryer qu'il devait posséder une fortune considérable, et ce dernier de répondre qu'il avait enterré ses petites économies à Angerville.

Sur cette déclaration, M. Thiers riposte : "Comment ? vous qui avez soutenu et fait réussir les plus grandes choses ? Vous qui avez défendu contre moi, avec tant de vigueur, la création des chemins de fer, vous n'avez pas de fortune. Pourtant, vous n'aviez qu'à vous baisser pour en prendre."

Berryer était assis ; il se lève comme mû par un ressort, et répond par ces simples mots qu'il accompagne d'un geste admirable : "Oui, mais il fallait se baisser !"

Quelle fière parole ! Quelle grandeur d'âme ! Quelle délicatesse ! Souvenez-vous de cette réponse, ô vous qui entrez dans la vie.

Sur votre chemin, vous rencontrerez peut-être la fortune ; mais si pour la saisir, il faut se *baisser*, dites : Je n'en veux pas ! Une pauvreté honorable vaut mieux.

La gloire viendra s'offrir à vous avec tous ses

attraits : Mais si, pour la posséder, il faut se *baisser*, dites : Je n'en veux pas ! Une humble condition vaut mieux.

LES QUATRE RATS

Ecoutez, s'il vous plait, une drôle d'histoire.

On me l'a dite vraie, et vous pouvez y croire.

Un homme à son enfant

Dit le rêve suivant :

—"Je voyais quatre rats sortir d'un tas de paille.

Ils me suivaient partout, où que ce soit que j'aie.

L'un était gros et gras

Et le second n'y voyait pas.

Les deux derniers étaient maigres comme un squelette

Ce rêve, depuis lors, me trotte par la tête "

—"Veux-tu que je t'en donne une interprétation ?

Lui dit l'enfant : voici toute l'explication :

Le rat aveugle, eh bien ! c'est toi, toujours si triste.

Le gros rat bien dodu, papa, c'est l'aubergiste.

Il vit à tes dépens, et tu ne le vois pas.

Tous les soirs c'est chez lui que tu portes tes pas.

Les deux rats maigres sont : maman qui souvent pleure,

Et ton petit garçon sans pain dans ta demeure.

Comme un brave ouvrier, tu vas à l'atelier ;

Mais à quoi bon, dis-moi, pourquoi tant travailler ?

Tu portes au "Lion" l'argent de ta quinzaine,

Tu n'en as rien pour toi ! Vrai, il n'est pas la peine !

Mais on m'a dit un jour ; Le Sauveur est joyeux

Quand à l'aveugle il peut enfin ouvrir les yeux.

Tu pourrais voir aussi renaître l'espérance,

Si tu voulais, signer la Tempérance."

La Tempérance.

CH. GRANDJEAN.

A propos d'un démenti

On avait annoncé la mort de M. Baring Gould, l'écrivain anglais bien connu, qui s'est hâté de démentir la macabre nouvelle. Mais ce démenti n'a pas la fantaisie du télégramme qu'envoya Mark Twain en pareille circonstance. Le voici :

"Le récit de ma mort a été considérablement exagéré."

VISÉ JUSTE

Deux dames à la cour de Frédéric II se disputaient le pas, Ni l'une ni l'autre ne voulant céder, elles choisirent le roi comme arbitre. Celui-ci demanda :

—Quel est le grade de vos maris ?

—Ils ont le même grade.

—Le plus ancien en grade, alors ?

—Ils sont de la même promotion.

—Eh bien, que la plus sotte passe devant...

UN DOUZIÈME ANNIVERSAIRE

IL est dans la vie des nations et des peuples des moments d'heureuse réminiscence ; chaque cité a les siennes ; chaque ville, même la plus obscure revoit avec une vive et jeune allégresse, le jour anniversaire d'une fête déjà lointaine mais dont le souvenir aimé, rappelle à sa mémoire fidèle, le délirant enthousiasme de ce qu'elle acclamait dans des transports de joie et de sainte allégresse. Sa vie est constamment imprégnée de ces sentiments ; son intelligence en trace les circonstances ; irrésistiblement attachée, sa volonté y adhère toujours avec la même fermeté ; son âme tout entière s'y attache avec amour sans aucune défaillance du temps ; elle vit en un mot de ce passé heure qui n'existe plus qu'à l'état de souvenir, bénissant l'heure fugitive qui dans le cycle passager, lui rappelle chaque année tant de sincères et profondes émotions.

C'est ainsi, chers lecteurs, disséminés dans ce vaste continent de l'ouest canadien, que ce 19 mars, reportant sur les ailes du souvenir, notre pensée 12 ans en arrière éveille comme à l'aurore de leur premier matin, les palpitations de tout un peuple à genoux. Nous accueillions, alors tous ensemble en l'acclamant, le nouvel élu de l'Eglise de Saint-Boniface "le fils de cœur" de l'illustre Taché. Spectacle imposant, jusque là inédit et de majestueuse grandeur dans cette capitale française, l'Athènes catholique "des pays d'en haut !" Naguère en deuil, Saint-Boniface pleurait parce qu'elle avait perdu son chef à une heure où le cor sonnait pleine campagne. On avait droit de verser des gémissements et des prières et de

tourner nos regards pleins d'allégresse, vers celui, qui, sous la garde de Léon XIII et du Christ, se levait jeune, beau, décidé, comme un Lamoricière, le cœur d'un Athanase ou d'un cardinal Pie dans la poitrine, levait, dis-je, avec un noble orgueil, la hampe du drapeau un moment incliné sur la tombe des Taché ; Et d'une voix pure comme la vérité, qu'il allait défendre, vibrante, sans ostentation, comme

le clairon qui sonne au milieu de la plaine, nous entendions, émus, le programme du nouvel archevêque, commentant son immortelle devise "Depositum Custodi."

Ce programme était la reprise de l'œuvre gigantesque de l'Evêque défunt ; "l'opertet illum regnare" il faut que le Christ règne dans la société et dans l'école, que toujours et partout, l'Eglise catholique n'a cessé de proclamer hautement, programme qu'elle a victorieusement chanté et défendu avec tant de vaillance. Et nous pleurons... car sans nous rendre compte pourquoi, sans pouvoir en donner ici les raisons, nous sentions là, auprès et sous l'ombre de l'autel, non loin de



SA GRANDEUR MGR LANGEVIN

cette couronne de prêtres la plupart blanchis dans les privations et les fidèles vétérans des missions, nous sentions, dis-je, devant cet épanouissement de l'épiscopat de la catholique province de Québec, que nous avions un évêque. Le vieil Evêque de la Rivière Rouge revivait dans l'âme de son successeur et nous étions fiers ! qui nous blâmera de le dire aujourd'hui ? Il faudrait le chanter hautement, mais hélas ! je n'ai que le cœur pour l'exprimer et ce cœur me dit qu'il est l'humble écho de bien d'autres, de ceux du moins qui, là-bas, chez-nous, savent un peu

not
le r
Ces
nai
que
de
U
lan
con
tres
dan
cath
Seig
que
che
I
les
mon
publ
tanc
lédit
son
le d
roiq
les
avo
les
com
but
un
cou
cad
A
grai
résu
apoc
Sair
pre
port
le p
ros
fens
de p
Cas
tion
inte
son
conc
mél
suis
lui-l
son
las
prat
C/

notre histoire ou connaissent pertinemment la vie et le rôle du vaillant archevêque de Saint-Boniface. Ces lignes seraient donc un humble cri de reconnaissance et d'amour ; j'oserais dire, qu'elles seront quelque chose de plus, le témoignage de la vérité et de la foi d'un chrétien.

Un illustre prédicateur, le R. P. Monsabré, parlant à près de 40 évêques réunis, oserait les supplier comme on supplie des Pères : "obsecro vos ut patres." Que leur disait-il ? Il traçait magistralement, dans sa langue de cristal, le type idéal de l'Évêque catholique, "Souvenez-vous, les suppliait-il, que le Seigneur, en vous consacrant, vous a mis un casque de défense et de salut et qu'ainsi il vous a faits chevaliers et capitaines de la milice chrétienne.

Il faut qu'on vous voie les premiers dans la foi, les premiers dans la science, les premiers dans l'amour, mais aussi les premiers dans l'inébranlable et publique affirmation de la vérité, les premiers dans la résistance et les saintes audaces qui arrêtent en vouant à la malédiction de Dieu, les sacrilèges entreprises des ennemis de son Christ et de son Eglise, les premiers à commander le dévouement et le don de soi par des exemples héroïques qui soulèvent les hésitants et les timides, les premiers dans l'union et la concorde dont nous avons si grand besoin pour concentrer nos forces et les faire donner toutes ensemble contre l'ennemi commun. Unis dans un même dessein et un même but, vous aurez bientôt rallié autour de vous, avec un clergé plein d'ardeur, les laïques intelligents, courageux, influents et dévoués, qui serviront de cadre à la grande armée des croisés."

Ainsi parlait l'orateur de Notre-Dame, aux fêtes grandioses de Clermont. Ne croirait-on pas lire, un résumé fidèle, et la synthèse authentique de la vie apostolique des deux derniers archevêques de Saint-Boniface. *Casque de fer*, à l'instar des vieux preux et des antiques chevaliers, tous les deux le portaient fièrement au combat, (qu'on me pardonne le parallèle, au regard l'un de l'autre, nos deux héros n'en brilleront que plus.) C'est le casque de défense ; car ils ont été attaqués dans ce qu'ils avaient de plus cher au monde, leur nationalité et leur foi. *Casque de salut* ; c'est dans la tête que réside l'intuition, et le génie et le chef ne vaut qu'autant que son intelligence conduit plus sûrement la direction de son regard au milieu de l'action du combat. Quiconque a marché sur leur trace, quiconque dans la mêlée tumultueuse et si tapageusement politique, a suivi le blanc panache de leur saine direction, celui-là n'a pas erré et marché dans les ténèbres ; avec son évêque, il s'avancait noblement au salut. Hélas ! si au moins nous l'avions tous crû et mis en pratique.

Chevaliers, Capitaines. Le premier l'a été pendant

de longues années. Le second, l'est depuis son élévation à l'épiscopat. Généralissime de l'armée sainte, n'est-ce pas lui qui organise, groupe et conduit le troupeau et leurs chefs respectifs, cette petite phalange de prêtres et de religieux, qui dans la lutte scolaire, n'ont toujours fait, Dieu merci, qu'un seul cœur et qu'une seule âme ?

Les premiers dans la foi : pourquoi ont-ils levé le bouclier de l'indépendance religieuse contre le fanatisme oppresseur ? Pourquoi se sont-ils dressés, l'un et l'autre contre l'envahisseur, comme se dressaient, devant leurs tyrans, les premiers évêques martyrs ? Parce qu'ils sont les chefs dans la foi. Parce qu'ils savaient malheureusement par une triste expérience que la foi s'en va en lambeau à mesure que s'effrite et disparaît peu à peu la langue maternelle. Parce qu'ils savaient encore que l'éducation religieuse d'un peuple, est une chose sacrée, comme la tunique du Christ. On ne la livre pas impunément, et leur gloire était de la défendre. Ils se sont donc levés ; ils en avaient le droit ; ils en avaient le devoir ; car ils sont la tête de tout un peuple, source mystique de vérité, de vie et d'amour, ils ont fait, dans leur sphère restreinte et vis-à-vis du troupeau confié à leurs soins vigilants, ce que l'illustre Pie X, glorieusement régnant, fait et déclare en face du monde catholique et sur une échelle bien plus grande, vis-à-vis des attentats de la France maçonnique. C'est toujours la même et belle réponse de l'Eglise opprimée et de ses chefs fidèles : *Nous ne pouvons pas, "non possumus."*

Les premiers dans l'amour : Mais mon Dieu, où en trouverons-nous plus ? La vie de Mgr Taché n'est que le développement de l'amour de l'apôtre. Celle de son successeur est frappée au coin de la même charité ; à quel mobile obéissent-ils, l'un et l'autre, si ce n'est à cette vertu royale et divine ? Quel autre motif peut bien les faire parcourir sous tous climats, lorsqu'ils visitent ces immenses régions ? A travers mille difficultés, d'avaries de toutes sortes et sans nombres, lesquelles si elles s'écrivaient toutes, ne seraient pas crues. Et cependant, c'est la réalité. D'un abord facile, d'une aménité de père, d'une gaieté toute française, il faut surprendre le "grand homme de la prière," principalement parmi les peuplades sauvages, ces déshérités de la civilisation, pour comprendre toutes les ressources de son cœur épiscopal. Une âme qui s'informe de tout, s'abaisse à toute misère pour la guérir, pansant les plaies morales et physiques avec une main, que saint François de Salles aurait délicatement appelée "paternellement paternel." Mais où la charité se révèle largement et aux yeux de tous, c'est cette préoccupation sainte de donner, (et ils sont nombreux !) à chaque groupe de nationalités étrangères, un prêtre parlant

leur même langue et de même origine. Et si vous me demandez quelle est la source d'une telle charité, je vous répondrai : c'est le secret de Dieu. En créant un évêque, Dieu lui met au cœur ce qu'il faut. Mgr Langevin, sur ce point, a été béni de Dieu.

Les premiers, dans l'inébranlable affirmation de la vérité et de la résistance Le mot des luttes scolaires, question du Nord-Ouest, etc., éveille des souvenirs bien amères, rappelle bien des hontes tout en évoquant de tristes et lamentables lâchetés. Le temps fait l'histoire ; le jour poindra à une période donnée, où la vérité, descendant sur les faits, éclairera, lumineuse, les circonstances et les hommes. Mais ce qu'elle dira alors comme elle crie maintenant, c'est le mot de Monsabré : Les évêques de ce pays où se jouait les destinées de l'éducation catholique, ont été les premiers dans l'inébranlable affirmation de la vérité et de la résistance. Résistance!!! on voudrait le biffer, il semble trop cassant et pas assez moderne, son synonyme serait concession ; et c'est pourquoi les hommes qui s'en servent pratiquement, paraissent appartenir à un âge où l'on ne savait pas tergiverser avec l'honneur ni avec le devoir. Voilà pourquoi, en ces temps encore, une voix, fidèle écho de l'Évêque défunt, se fait entendre de cette vaste solitude où vont se grouper des peuples, et parce qu'elle a le poids de l'autorité, parce qu'elle porte surtout le cachet de la vérité qui s'affirme en face de la puissance, on n'aime pas l'entendre ; mais qu'importe, la vérité et la parole planent au-dessus des préjugés, encourageant les valeureux, réveillant les endormis, et troublant la timidité des médiocres. Saint Jean rugissait dans son désert, et les Juifs s'agitaient en l'écoutant crier : "Voici l'agneau de Dieu." L'Archevêque de Saint-Boniface, lui aussi, fait raisonner les échos de la prairie, le souffle de nos grands vents emporte sa voix, et en certains quartiers, bien à tort, on s'étonne, mais en vain, de l'entendre redire : *La question des écoles n'est pas réglées, elle ne peut l'être que dans le sens de la justice et de l'équité, justice et équité dont nous avons été spoliés jusqu'à ce jour.*

J'ai fini et je m'arrête, car j'ai montré ce me semble, à la lumière dégageante des principes de l'illustre français, que l'archevêque de Saint-Boniface possédait dans les circonstances qui nous ont occupés les qualités maîtresses de l'évêque catholique. Soyons en fiers et bénissons le bon Dieu. Ces mots, je le répète, ne sont pas une apologie, elle serait inutile, les faits parlent, l'histoire les raconte noblement ; ça suffit. C'est encore moins une flatterie. C'est un cri de foi, d'espérance et d'amour, l'expression d'un catholique osant rendre hommage à la vérité. Et maintenant, si ces lignes passent sous vos regards, oh ! chers lecteurs de l'Ami du Foyer, qui que vous

soyez, unissez vos prières aux nôtres, pour la revendication de la bonne cause et de la défense de nos droits. N'oubliez pas surtout *le premier défenseur, le chevalier, le capitaine de l'armée sainte.* Que vos chers petits enfants, ces anges mortels du toit familial élèvent avec vous dans une commune prière, leurs mains innocentes, vers Celui qui peut tout, afin d'incliner sur le successeur de l'illustre Taché, la clémence du ciel. Puisse-t-il vivre longtemps, toujours aussi grand et toujours autant aimé !

Un ami du foyer.

Pour la Mission du Rev. P. Beys, O. M. I.

| | |
|------------------------|--------|
| M. J. B. Phaneuf | \$2.50 |
| Mme Georges Rivet..... | 0 50 |

Pour la Mission du R. P. Bonnard, O. M. I.

| | |
|------------------------|--------|
| M. J. B. Phaneuf..... | \$2.50 |
| "Ourson"..... | 1.00 |
| Mme Elzéar Vachon..... | 0.40 |

Pour enlever les taches d'encre

Voici une recette, aussi simple que peu coûteuse, contre les taches d'encre sur les pièces de couleur. Mettre tremper la partie tachée, toute une nuit, dans du lait caillé. Laver le lendemain, et l'encre s'en va parfaitement.

Humour Anglais :

— Je mourrais pour vous ! dit le bon jeune homme.

— Vraiment ! répondit-elle avec indifférence,

— Et continua-t-il, je suis assuré sur la vie, pour \$10,000.

— Je suis à toi, Georges, cria-t-elle dans un élan passionné, à toi jusqu'à la mort.

M. P. MOLURIER

Coin des rues Hamel et Langevin, Saint-Boniface

Agent de la maison P. ROUILLARD, Sculpteur-Statuaire d'Angers, France, fabricant d'ameublements d'églises : autels, statues, chemins de Croix, baptistères, vitraux, etc.

Spécialité de magnifiques chemins de croix, autels, baptistères, chaires, en marbre artificiel et simili-pierre.

Agent aussi de A. VERMONET, artiste-peintre, vitraux d'arts de tous styles. Décorations d'églises : tableaux et importation de statues, chemins de croix en peinture, relief, émail.

Devis et dessins envoyés sur demande.

M. P. MOLURIER,

Coin des rues Hamel et Langevin
Saint-Boniface, Man.

Orix

◆◆◆

L

◆◆◆

Pot
Foyer
L'a
Pot
encor
Tot
sée, e

◆◆◆

N
une
fant
rieu
C
série
brill
nua
joui
auss
des
Il
com
Jésu
pe
sou
ricie
son
tout
est

I
2. A
apri

qui peut s'adresser à tous les bienfaiteurs de l'ŒUVRE DES VOCATIONS.

“Gloire à Jésus au Très saint Sacrement !

“Merci, mille fois merci de votre bonté toute paternelle à mon égard. Oh ! si vous saviez combien je vous suis reconnaissant, combien j'apprécie tout ce que vous avez fait pour moi, vous seriez peut-être un peu dédommagé. Je suis si heureux au Juniorat, si content, si plein d'une tranquillité inconnue ! Et tout cela je vous le dois.

“Au commencement, j'étais un peu attristé (d'avoir quitté la famille). Tout a changé. Je suis devenu courageux. Je me suis dit : “ Cette tristesse est une ingratitude envers N... qui a tant fait pour moi. Il serait mécontent de moi, peut-être triste de ma faute, si je me laissais aller à cette tristesse. Donc, courage ! Désormais je veux travailler pour qu'un jour je puisse lui dire : *Voilà votre enfant qui est plus digne que jamais de vous.*”

“Maintenant que j'ai, comme je l'espère, fait mon devoir, je voudrais vous rendre compte de ce qui s'est passé depuis mon départ.

“Le révérend Père Supérieur avait eu la bonté de venir me chercher à la gare. Je lui en suis très reconnaissant

“Il pleuvait, il faisait du vent, tout ce qu'il y avait de plus affreux à espérer du temps...

“Le salut était fini quand nous arrivâmes, et, après une courte prière à la chapelle, nous entrions au réfectoire. J'étais un peu gêné pour la première fois ; ce qui n'est pas étonnant d'ailleurs.

“Avant la prière du soir, on a chanté un motet à la sainte Vierge. Ce chant m'a fait une si bonne impression ! il me semblait que j'étais déjà un peu habitué.

“Avant le coucher, j'ai dit bonjour aux Pères, le lendemain aux élèves. On était très gentil.

“Mais la chapelle, notre bonne petite chapelle me plaisait. Qu'elle me semblait belle avec son petit autel si bien orné !

“Ce Sacré-Cœur, doucement penché vers nous, montrant son divin Cœur, comme s'il voulait dire : “ Mon fils, ce Cœur, qui vous aime tant, tu le défendras un jour si tu es courageux !”

“Et Marie !... sur son visage se reflétait et sa joie et son bonheur.

“Tout parlait de Dieu.

“Un lieu pareil, je l'avais rêvé pour pouvoir prier tout près de Jésus, loin de tout bruit. Ici, je pourrai prier à mon aise, me disais-je. Je ne me trompais pas. Il y a si peu de choses pour nous distraire du Bon Dieu !

“Cependant, les premiers jours, j'étais bien triste. Aujourd'hui, je ne le suis plus du tout ; je suis tout le contraire, c'est-à-dire très heureux et joyeux.

Quelquefois, je ne sais pas pourquoi, mon cœur est si joyeux ! C'est sans doute parce que Jésus le visite chaque jour avec sa bonne Mère que j'invite à recevoir Jésus à ma place.

A L'HONNEUR DE L'EGLISE DE FRANCE

VOICI une page éloquente que nous empruntons à la conférence de Mgr Batiffol, prononcée à l'Université populaire de Luxembourg.

“On se demande, Messieurs, s'il est dans la vieille Europe une Eglise qui soutienne depuis vingt-cinq ans un investissement plus étroit et des assauts plus répétés que notre Eglise de France. Et on est tenté de donner raison à M. Bourget, quand il voit dans la crise présente un épisode d'une guerre engagée d'un bout à l'autre du pays et qui va grandissant comme un incendie et train de dévorer une forêt séculaire.

Cependant, Messieurs, je crois pouvoir dire sans chauvinisme, à l'honneur de ma vieille Eglise, que quand on fera l'histoire de ces vingt-cinq dernières années, on sera étonné de ce que le catholicisme français a créé d'œuvres et dépensé de son cœur pour combattre l'incendie de la vieille forêt. — En 1901, au moment où nos congrégations enseignantes ont été frappées à mort, nous soutenions en France 16 000 écoles primaires congréganistes, qui éduquaient 250,000 garçons, 1,500,000 filles. Ces créations scolaires ont été décimées. — A défaut d'écoles primaires chrétiennes, il nous reste d'abord le catéchisme. Notre clergé paroissial, en général, fait très bien le catéchisme, et nos évêques en ont réglementé très fermement les conditions : nous y avons gagné que la première communion des enfants est restée pour chaque famille un événement qui marque toujours, et un événement éducateur aussi bien pour l'enfant que pour ses père et mère. — Nos catéchismes paroissiaux ont vu leur efficacité intensifiée par l'œuvre des catéchistes volontaires : dames et jeunes filles qui, dans les paroisses populeuses, ont pour mission de donner aux enfants des écoles publiques des leçons supplémentaires de catéchisme et de leur apprendre ce que leurs parents ne leur auront pas appris, les éléments de la vie chrétienne et le chemin de l'église. — Notre clergé, j'entends surtout le jeune clergé, s'est dévoué avec un grand élan à la création des patronages, plus récemment des cercles d'études. Le mouvement catholique d'œuvres post-scolaires est en France d'une expansion exceptionnelle. — Je me reprocherais de ne pas mentionner notre “Association catholique de la jeunesse française”, qui a créé partout en France des groupements de jeunes hommes d'action, et qui compte environ 60 000 adhérents.”

CE QUE C'EST QU'UN PETIT ENFANT

LES "JE VEUX" DU PETIT BOER



Ne dites point qu'un petit enfant est peu de chose ; surtout ne le dites par à sa mère. Ce petit être de cinq ans ou de cinq jours, lui a déjà coûté tant de douleurs et causé tant de joies. Dans une famille bien réglée, tous s'occupent de lui ; l'enfant est le centre des pensées ; il devient le lien des âmes, il les resserre, au besoin il les rapproche. La mère ne vit que pour lui ; cette femme qui berce son nouveau-né, qui le caresse, qui le nourrit, qui essuie ses larmes d'un baiser, qui l'appelle pour l'éveiller, qui chante pour l'endormir, qui lui apprend les premiers mots, les premiers pas, le premier signe de croix ; elle appartient à cette humble créature, si frêle, si aimée. La petite vie absorbe l'autre. Non, ne dites pas qu'un petit enfant est peu de chose. C'est la faiblesse, mais c'est la grâce ; et parfois cette faiblesse est puissante à l'égal d'une royauté. Quelle force dans un sourire de petit enfant ; et dans une larme ! Or, toute la vie des premières années est un va-et-vient entre ces deux termes ; larmes et sourires. Un nouveau né, comme le chante le P. Faber dans sa ravissante bercense de Jésus à la crèche, c'est un frêle composé de sourires et de larmes :

A thing of smiles and tears.



Et soir après soir il fallut recommencer cette prière avec Lovil, qui ne pouvait s'en lasser ; il fallut répondre à ses questions multiples, qui étaient autant de commentaires ; il fallut lui parler de Marie, Mère de Dieu, plus jolie que sa maman à lui quand elle revenait d'une soirée avec ses dentelles, ses diamants et ses fleurs, et que, toute rose d'un fard savamment appliqué, elle venait lui sourire en s'inclinant sur son petit lit, lui faisant l'impression d'une apparition de féerie.

Il fallut lui décrire les splendeurs de cette reine du ciel et de la terre, plus grande, plus puissante que la reine d'Angleterre, impératrice des Indes ; de cette reine dont les possessions et les colonies étaient immenses, qui régnait sur les mers et sur les océans et que les matelots invoquaient dans le danger.

Et Lovil, que ses idées de marine ne quittaient jamais, ne parlait plus de commander à bord d'un *Her Majesty's Ship*, mais il voulait un jour sur les flots verts chanter sous le ciel bleu l'*Ave Maris Stella*.

— *Would it not be nice to sing one day under the clouds, over the waves, the Hail Star of the Sea ?* Ne serait-il pas beau de chanter un jour sous les nuages, par-dessus les vagues, le "Salut, Etoile de la mer ?" répétait-il souvent avec un beau sourire heureux.

Chose curieuse, depuis que Lovil disait l'*Ave*, qu'il le récitait même sur un petit chapelet qu'il avait exigé, car il avait voulu prier aussi *sur des perles*, lui si communicatif, si ouvert, lui d'ordinaire incapable de garder pour lui la moindre chose sans en faire part à tous, n'en avait parlé à personne.

Avait-il compris que le cas était grave ? Cédait-il à une sorte de délicatesse d'âme ?.....

Toujours aussi joueur, aussi remuant, aussi original dans ses divertissements, rien en lui ne trahissait ces entretiens du soir où la jeune fille, mettant toute son âme, enseignait à l'enfant d'un Boer et d'une anglaise, né sur le sol d'Afrique, les vérités de la foi.

Rien n'était changé en Lovil, rien n'eût pu faire supposer les nouveaux horizons qui s'étaient ouverts à son âme, le joyeux enthousiasme qui avait saisi son cœur et cette paix qui peu à peu l'avait pénétré à cette idée que le bon Dieu ne l'ignorait pas, comme il l'avait cru jusqu'ici.

Il arrivait à la gouvernante de se demander avec une certaine inquiétude où aboutirait cet apostolat sous ce toit pour ainsi dire païen et ce qu'il adviendrait de Lovil le jour où elle quitterait les Blœmberg.

Le milieu dans lequel Lovil était appelé à vivre était en flagrante contradiction avec les principes qu'elle lui inculquait. L'indifférence en matière de

religion dont avait protesté Mrs Bløemberg n'était en réalité qu'en surface, le fond était plutôt hostile, et malgré l'assurance qui lui avait été donnée d'une certaine liberté pour ses devoirs religieux, la jeune fille avait à subir sous ce rapport les plus mesquines tracasseries.

Lovil, avec la volonté tenace qu'elle lui connaissait, serait-il à même de résister ? Cette foi que maintenant il voyait lumineuse, éclatante, ne s'obscurcirait-elle pas, et ne tomberait-il pas dans une nuit plus profonde que celle dont il était sorti ? Saurait-il toujours dire avec la même énergie ce *je veux* devant lequel il avait jusqu'ici vu tout s'incliner ?.....

La pauvre fille abandonnait le tout à celle qui du haut du ciel devait écouter les prières de ce petit innocent déjà chrétien par le désir, car à plusieurs reprises il avait demandé ce baptême qui fait enfant de Dieu, mais sur ce point l'institutrice était restée inébranlable. Elle lui avait fait comprendre que la chose était trop grave, et l'enfant, sentant qu'il ne pouvait encore dire *je veux*, s'était soumis et attendait.

III

Deux ans s'étaient écoulés

Lawrence et Jim étaient au collège et n'apparaissaient plus qu'à de rares intervalles à Ennismore Square. Les charges de la *gouverness* devaient être moins lourdes, car ces deux grands garçons avaient fini par se rendre insupportables, mais il y avait huit mois que Lovill était malade et depuis trois semaines il ne se levait plus.

Mademoiselle, la seule personne de qui il voulût accepter les soins, ne le quittait ni le jour ni la nuit.

Cela l'avaient pris lentement, par degrés. Ses insomnies s'étaient prolongées, les forces avaient sensiblement diminué, et un jour, au retour d'une promenade, il était tombé au milieu de la *nursery*, frappé par une congestion.

Les sommités médicales avaient été consultées, elles étaient venues de Paris, de Vienne, de Berlin, et toutes, après un long entretien dans le salon blanc et or où se donnaient les fêtes aux jours de joie, avaient décliné leur compétence.

Tous les moyens avaient été tentés, on avait épuisé toutes les ressources de la science : suralimentation artificielle, injections de sérum, d'oxygène, rien ne pouvait réagir.

Le mal, une fièvre intense qui embrasait l'enfant à certaines heures et le laissait anéanti, était d'origine africaine ; il était même dû au mélange de races, le sang se décomposait lentement, la moelle épinière était entreprise et l'ataxie faisait de rapides progrès

Seul un de ceux que l'on nomme *sorciers* sur la cô-

te lointaine eût pu, avec des herbes qui croissent là bien loin, sauver le pauvre petit, et encore eût-il fallu pour lui le climat africain.

Et ces messieurs, très graves, répondaient vaguement aux parents éplorés et, d'un signe discret, faisaient comprendre à l'institutrice—que les *je veux* de Lovil rendaient garde-malade—que tout était perdu.

Palie par les veilles continuelles, anémiée par sa longue réclusion, la pauvre jeune fille remplissait vaillamment sa tâche de dévouement.

Elle était pour Lovil d'une tendresse touchante, prévenant ses moindres désirs, comprenant au moindre geste ; elle allait, venait, glissant silencieusement dans l'appartement dont on avait dû clore les persiennes pour éviter une lumière trop vive, Lovil ne pouvant plus supporter la moindre clarté, et où flottait l'odeur combinée des antiseptiques les plus énergiques.

Lui arrivait-il, lorsque penchée durant de longues heures sur le petit lit de Lovil, qui exigeait qu'elle fût tout près de lui et lui tint les mains dans les siennes, lui arrivait-il, tandis qu'elle berçait de douces paroles et de chants pieux cette lente agonie, de se reporter parfois à ce que lui avait dit autrefois Mrs Bløemberg : *Une personne malade ne peut convenir ; cela nuit à l'hygiène ?*

Saisissait-elle ce retour cruel des choses qui devant cette mère fière de la robustesse de ses fils la jetait, elle, pauvre petite institutrice dont on avait mis en doute la vigueur, dans une atmosphère que la fièvre embrasait à certaines heures et qu'une maladie contre laquelle la science s'avouait impuissante chargeait de principes de mort ?

Mrs Bløemberg avait essayé de soigner son enfant, mais après quelque temps certains symptômes inquiétants s'étaient déclarés chez elle et avaient fait comprendre que le mal qui tuait Lovil avait trop directement pris sur la mère. On la tenait à l'écart le plus possible et les apparitions qu'elle faisait dans la chambre contaminée étaient entourées de grandes précautions.....

Une nuit, c'était en décembre, une bise glacée hurlait sur tous les tons, et malgré le grand feu aux flammes vives qui illuminait l'âtre, on eût dit que du givre planait sur la chambre du malade.

Tout à coup vers minuit, il fit un mouvement, et, se réveillant de cette sorte de coma qui le clouait inerte depuis trois jours, il appela la gouvernante. Celle-ci, qui préparait une potion, s'approcha aussitôt.

—Mademoiselle, chère Mademoiselle, fit-il, essayant de se redresser, je sens que je vais mourir !... Oh ! oui, je le sens !... Et *je veux, je veux* cette fois être baptisé ; il faut, voyez-vous, que j'aille au ciel ! C'est beau, le ciel, et j'y serai heureux !.....

Il se tut, un beau sourire entr'ouvrit ses lèvres, un frisson parcourut ses membres, il joignit les mains et, lentement, posément, sentant qu'il s'agissait d'une profession de foi dont allait dépendre son éternité :

— Je crois, fit-il avec quelque chose de solennel dans sa voix mourante où le souffle commençait à manquer, oui, je crois tout ce que vous m'avez dit et *je veux*, être catholique romain !

Epuisé par cet effort, il se renversa sur l'oreiller, tandis que ses grands yeux avides et anxieux enveloppaient l'institutrice d'une supplication intense d'où jaillissait encore un dernier et vibrant *je veux* semblable à un cri d'âme en détresse.

Alors dans cette grande chambre aux coins tout noirs, dans cette maison où tout dormait, pendant cette nuit de décembre qu'un vent du Nord glaçait, une institutrice aux yeux encore très bleus que des larmes noyaient prit en tremblant une coupe de cristal et inonda le front du petit païen en prononçant les paroles de l'Eglise romaine.

Lovil put encore lui sourire et lui tendre les bras. Elle le berça longtemps, chantant doucement, comme pour l'endormir, l'*Ave maris Stella*, qu'il avait demandé. Et lorsqu'elle sentit sur son épaule la tête de l'enfant s'alourdir peu à peu, quand elle sentit l'étreinte de ses deux petits bras se desserrer par degrés, elle comprit que l'âme de Lovil planait déjà là-haut et qu'elle saluait l'Etoile de la mer qu'il eût voulu chanter sur les flots verts, sous le ciel bleu !...

Une détente se produisit alors chez la jeune fille et elle pleura de ces larmes qu'il faut avoir pleurées pour pouvoir les comprendre.....

Lentement, pieusement, ne voulant abandonner ce soin à personne, car elle eût considéré comme une profanation que d'autres mains que les siennes rendissent les derniers devoirs à ce petit chrétien dont l'âme jouissait déjà de la gloire, elle le para pour la tombe, di-simula dans ses mains jointes le tout petit chapelet qu'il avait tant égrené et lui mit sur le cœur une médaille bénite.

Nul ne les verrait, elle en était sûre. Depuis trois jours que durait la dernière agonie de Lovil, on le considérait comme mort dans la maison. Plus rien de Lovil, du reste, ne paraissait subsister encore dans cette pauvre petite chose diaphane privée de sentiment que de temps à autre un léger tressaillement agitait. Pour ce baptême qu'il désirait et qu'il avait tant demandé, Dieu avait permis qu'il eût un dernier et suprême éclair de raison, mais la science n'eût pu prévoir cette sorte de réveil et pour tous Lovil n'était déjà plus.

Non, personne ne verrait le chapelet et la médaille, car le mal dont Lovil était mort était trop redou-

té. Plus fort que nulle autre considération, il tiendrait la famille à distance du petit trépassé et on saurait même gré à l'institutrice d'avoir enseveli l'enfant.

Les parents, qu'elle alla avertir, arrivèrent.

La douleur du père fut sombre et farouche, la mère eut le soulagement d'un évanouissement profond.

Les deux aînés, rappelés du collège, furent très corrects. Sans doute regrettaient-ils Lovil, mais sa mort faisait un héritier de moins, et comme il était le préféré de la mère, ils avaient déjà prévu que, usant des droits que lui donnait la loi anglaise, Mrs Bløemberg lui eût tout laissé.

On calcule très jeune au pays d'outre-Manche, et Lawrence et Jim savaient compter.

Et pendant huit jours et huit nuits Lovil, souriant toujours, reposa sur un chiffonnement de moire blanche à larges ruissellements, donnant l'illusion des vagues qu'il avait tant aimées, au milieu du grand salon.

D'énormes gerbes de fleurs rares apportées par des amis qui prenaient part à ce deuil tout blanc l'entouraient de leur moutonnement immaculé et remplissaient l'imposante Mansion d'Ennismore Square de leurs effluves capiteux.

Puis il partit, couvert de ces mêmes fleurs, au milieu du luxueux appareil que les grands, et les Anglais en particulier, savent déployer dans ces circonstances.

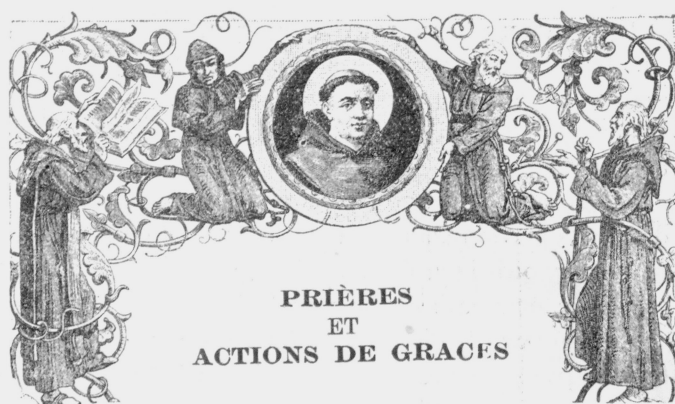
Il partit, emportant au milieu de ces funérailles absolument païennes le secret de ses *Ave*, le secret de sa foi, le secret de ce ciel dont il avait forcée l'entrée, le secret de la beauté de cette reine qu'il saluait enfin dans l'azur infini.....

IV

Les années ont passé depuis. Lovil n'est déjà plus pour les Bløemberg qu'un lointain souvenir, car Mrs Bløemberg a choisi pour son préféré le troisième fils de Lawrence qui veut aussi être marin. Mais il est dans un coin de la France une ancienne institutrice qui n'oubliera jamais que là, bien loin, dans ce pays où elle a souffert et péiné, près de Saint-James, dans un petit cimetière tout moussu où croissent de vieux saules, sous une dalle de marbre qui commence à verdier, sommeille un petit Bør qui porte une médaille, qui serre dans ses doigts un petit chapelet bleu et qui fut baptisé parce que, touché par la grâce il a dit : *je veux* !.....

RICHARD MANOIR.





Marieville—Vous êtes dignes des félicitations et de l'encouragement de vos compatriotes, vous qui travaillez à répandre la semence du bien. Puisse votre journal être lu par un nombre croissant d'abonnés.....
H. D. prêtre.

—Un professeur du Petit Séminaire de Marieville nous adressait ces précieux encouragements, il y a quelques semaines ; et depuis, le malheur est venu fondre sur notre bienveillant ami ; une incendie a réduit en cendres le collège dont il était un des brillants professeurs. Le Petit Séminaire de Ste Marie de Monnaie se relèvera, Depuis 50 ans qu'il existe, il a formé des hommes qui l'honorent. Nous en avons rencontré au Canada comme au Etats-Unis, qui n'ont pas oublié leur *Alma Mater* et sauront bien le montrer en temps opportun.

—Un prêtre des Etats-Unis nous écrit : "Je ne saurais trop vous remercier de tout le bien que *l'Ami* et *l'Ange* font dans notre paroisse—mais ils n'y sont pas encore assez connus, je ne veux pas cesser de les répandre le plus possible." Et cet ami dévoué a déjà 180 personnes abonnées à *l'Ami* et 130 à *l'Ange*.

Winnipeg—J'ai renouvelé mon abonnement à *l'Ami du Foyer*, mais vous m'avez laissé ma vieille adresse de sep. 06, tout comme si je n'avais pas payé, pour vous punir de cette erreur, je vous envoie \$5 pour l'Œuvre des Vocations, et aussi, en témoignage de la grande satisfaction que me donne la rédaction de vos deux petits journaux.
Votre tout dévoué, N. Bergeron.

.... Nos élèves demandent si vous devez avoir bientôt une première messe... nos petites filles désirent travailler (en apprenties bien entendu) à confectionner le petit linge devant servir à la première messe, soit : manuterge, purificateur, pale, corporal et amict. Ce serait un plaisir pour elles de se rendre ainsi utiles à l'Œuvre des Vocations, ne pouvant faire plus.

PRIMES

Nous offrons en Prime:

—A toute personne qui nous envoie un abonnement (50 cents) : une image de la SAINTE-FAMILLE, ou une image de la FAMILLE CHRETIENNE EN PRIÈRE, ou encore LE PETIT MANUEL ANTIHLCOOLIQUE, par M. le chanoine Sylvain.

—A toute personne qui nous envoie deux abonnements (une piastre, un des livres du R. P. Lacasse :

LE PRÊTRE VENGE. DANS LE CAMP ENNEMI
AUTOUR DU DRAPEAU.

—Pour trois abonnements (\$1.50), un des livres du R. P. Lacasse relié, ou l'un des volumes suivants :

LE LIVRE DE TOUS. LETTRE A DES FIANCES.

Adresse unique

L'AMI DU FOYER,
St-Boniface, Man.

**PRIÈRES
ET
ACTIONS DE GRÂCES**

Ste. Evariste—Un enfant paye de ses cts. les deux abonnements de *l'Ami* et *l'Ange du Foyer* et se recommande d'une manière spéciale a vos prières et à celles de votre communauté pour des grâces qu'il désire ardemment.
A. J. B.

—Une zélatrice de *l'Ami* et *l'Ange du Foyer* se recommande au cœur Sacré de Jésus, roi de tous les cœurs, riche en grâce et en miséricorde, à Marie Immaculée ; au glorieux Saint Joseph, pour obtenir la guérison de son mari, et de ses deux enfants. Elle s'engage à travailler avec zèle à répandre le journal des familles chrétiennes et à faire un don pour l'Œuvre des vocations si sa prière est exaucée.
Mme A. H.

Sainte-Sophie—Depuis deux ans, je suis paralysé—Je me recommande à la protection de la Sainte Famille, veuillez bien prier pour moi.
N. T

N.—Mme X demande se guérison à la Sainte-Famille de Nazareth—pour un converti, la persévérance.

Duluth—Je recommande à la protection de la Sainte Famille et demande les prières du Juniorat pour mon rétablissement à la santé.
Mme F. L.

Cohoes—Mes yeux sont affligés de la caracte, priez pour moi.
L.

Estevan—Jeune personne qui demande la santé.
N.—S'il vous plaît prier et faite prier vos junioristes. Je demande à la Sainte Famille de Nazareth, par l'intercession de saint Gérard, la conversion de mon frère qui s'oublie, oublie sa famille... afin qu'il revienne à Dieu et à ses devoirs.
ZÉLATRICE.

N.-D. du Lac—Une jeune femme accablée d'un mal de tête se recommande à St. Antoine de Padoue et promet une offrande au Juniorat si elle obtient sa guérison. Une jeune fille demande une guérison—Un jeune homme demande la santé.
UN ABONNÉ, à *l'Ami du Foyer*.

Grande Vallée—Un père de famille, dont la vue est affaiblie, demande sa guérison afin de pouvoir travailler et pourvoir aux besoins de ses enfants.

Fannystelle—Je me recommande aux prières de vos junioristes pour obtenir de la Sainte Famille de Nazareth la guérison de mon mari et la mienne.
M. O. B.

St. Jacques—Encouragée par l'énumération des faveurs obtenues de la Sainte Famille par les prières de vos Junioristes, je me recommande à ces prières avec confiance. Il y a deux ans, j'ai perdu un œil, l'autre est d'une telle faiblesse que je crains de devenir aveugle.
Mme J. C.

Lowell—Un père de famille qui s'oublie et subit des entraînements funestes. On demande sa conversion par l'intercession de sainte Anne.

—Aux prières ; conversion d'un protestant au catholicisme.
MON RÉVÉREND PÈRE,
J'ai obtenue une faveur, après promesse d'une offrande de \$5 piastres, que vous trouverez sous ce pli.

Je me recom
et à celles de vot

—Je me recom
ces très import
l'Œuvre des voca

Station d'Hebe
Rosaire pour une

—A N. Dame
parents et une gr

Wotton—Une
une grâce que je

Quebec—A la p
purgatoire, mon p
vent du travail et
peine, voici les re
profitons bien.

N.—Aux prière
époux sans trava

Trois-Pistoles—
recommandé aux

St-Magloire—U
gent avait promis
elle la retrouvait.
elle remplit sa pro

Lac au Sables—
une affaire import
les enfants à l'éco
une mère de famil

Montréal—J'ai
mais pour le mom
paralysée est au li
quatorze ans et je
mande a la protect
et les forces qui m
qui dois faire prof
24 mars, afin que ;

Pour prévenir

Déposez vot
que vous mett
peu de gros se
votre bassine c
ment. Ne sor
celle-ci est tou
cassable.

Humour an
Le petit Joh
Je serai mama
La maman. -
rons-nous ?

Le petit Joh
ras de faire n'i
le faire !

Je me recommande d'une manière toute spéciale à vos prières et à celles de votre communauté, et promets d'être reconnaissante.

UNE ABONNÉE.

—Je me recommande à vos bonnes prières pour obtenir des grâces très importantes. J'ai promis quelque chose encore pour l'Œuvre des vocations si j'obtiens ce que je demande.

Dame F.

Station d'Hébertville—Mille remerciements à Notre-Dame du Rosaire pour une faveur obtenue.

ABONNÉE.

—A N. Dame du Rosaire pour une guérison—la santé pour mes parents et une grâce spirituelle pour moi.

Wotton—Une intention toute spéciale dans vos prières pour une grâce que je désire d'obtenir.

Quebec—A la protection de saint Antoine et des saintes âmes du purgatoire, mon père et ma sœur, qui est veuve, pour qu'ils trouvent du travail et un emploi—aussi un frère qui nous cause de la peine, voici les retraits qui vont nous être prêchées, que nous en profitons bien.

UNE MÈRE ABONNÉE à l'Ami.

N.—Aux prières du Juniorat—une Première Communion, mon époux sans travail, la retraite que nous allons faire.

Dame L. B.

Trois-Pistoles—Mon mari prend bien du mieux depuis qu'il a été recommandé aux prières.

St-Magloire—Une dame pauvre ayant perdu une somme d'argent avait promis de donner 25 cts à l'Œuvre des Vocations, si elle la retrouvait. Sa prière a été exaucée et avec reconnaissance elle remplit sa promesse.

ABONNÉE.

Lac au Sables—A la protection de la Sainte-Famille réussite dans une affaire importante—un jeune homme dans les chantiers—que les enfants à l'école aiment l'étude et connaissent leur vocation—une mère de famille pour la santé et le courage dans les épreuves.

Montréal—J'aimerais à m'occuper de l'Œuvre des Vocations mais pour le moment c'est très difficile : ma vieille mère aveugle, paralysée est au lit depuis six mois ; mon mari est malade depuis quatorze ans et je suis seule pour gagner la vie. Je me recommande à la protection de la Sainte Famille pour avoir le courage et les forces qui me sont nécessaires. Une prière aussi pour moi qui dois faire profession dans le tiers ordre de Saint François, le 24 mars, afin que je sois une àigle tertiaire.

Pour prévenir la rupture des verres de lampes

Déposez votre verre dans une bassine d'eau froide que vous mettez, ensuite, sur le feu, en ajoutant un peu de gros sel. Laissez l'eau bouillir ; puis retirez votre bassine du feu et laissez-refroidir très lentement. Ne sortez votre verre de l'eau que lorsque celle-ci est tout à fait froide ; le verre est alors incassable.

Humour anglais :

Le petit Johnny. — Nous allons jouer, petite mère. Je serai maman et tu seras petit Johnny.

La maman. — Très bien, mon chéri. Et que ferons-nous ?

Le petit Johnny. — Je vais te le dire : tu essayeras de faire n'importe quoi, et moi je te défendrai de le faire !



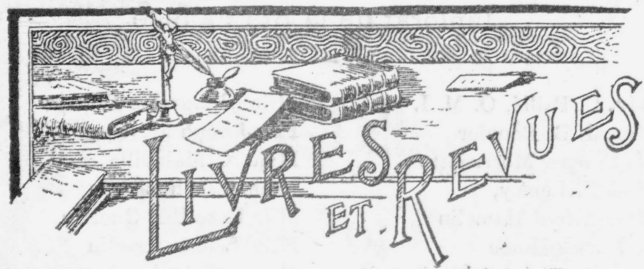
Fondateurs de bourses en faveur d'élevés au Juniorat de la Ste Famille

Rév. C. Paillé, O. M. I.
Mme J. B. Bouvier
M. Prosper Morrissette
Mme F. Lemay,
Mme Alfred Hamelin
St Mary's Home
Mme Toussaint Adam
Mlle Anna Théberge
M. Joseph Roy
M. O. Lanouette
Mme Ferd. Paranteau
Rde Sr. Gertrude du S.-Cœur
Mlle Léanne Guérette
Mme J. E. Terrault,
M. Nap. Chassé
Mlle Anna Moisan
Rde Sr Thomas de Villeneuve
M. Jules Bélanger
Mme J. B. Rheault
Mme Dominique Picard
R. P. Chaumont
Mlle Marie Louise Paillé
Mlle Emma Gélinas

Mlle Alphonsine Dupont
Feu Joseph Morency
Mme X. Mainville
Mme Joseph Plouffe
Mlle Rose Ilda Guertin
Mlle Léonie Asselin
M. Henri Archambault
fils, Mlle Marie Hétu
Mme Ephrem St. Denis
Mlle Marie Lamontagne
Mme François Marchand
M. Joseph Laferrière, forgeron
M. Rémi T. Cyr
Mme J. L. Tellier
Mlle Maria Benoit
Mme Vve Trépanier
M. Edouard Girard
Mlle Mathilda Lagimodière
Mlle Marie Champaux
Mme Dr J.-A.-E. Groulx
Révde Sr M. Zénon
Mlle Stephanie Racette
Melle Ursule Trudel

OFFRANDES POUR L'ŒUVRE DES VOCATION

Mde Aug. Boutin, 40 cts
Mme Philias Boire, 50 cts
Mlle Vitaline Breton, 50 cts
Mlle Marie Breton, 50 cts
Mme Aurélie Arnal, 80 cts
M. Ernest Green, \$1.00
Mme J. T. D., 50 cts
Mme Alfred Côté, 50 cts
Mme J. B. Paiement, 50 cts
M. Charlemagne Denis, 50 cts
M. Clodomir Denis, 50 cts
M. Emmanuel Chartier, 50 cts
M. Aristide Granger, 50 cts
M. John Schimnoski, 50 cts
M. Martial Rioux, 50 cts
Mme Martial Rioux, 50 cts
M. l'abbé H. Desmarais, 50 cts
Feu Mme Philome Rhéaume, \$2.50
M. Dalvani Brodeur, 50 cts
Une abonnée, action de grâce, \$5.00
Mlle Alexina Bourget, 50 cts
Une abonnée, action de grâce \$2.00
Feu M. Magloire Dansereau, 50 cts
Feu M. Vilmers Genest, 50 cts
Feu Mme Vilmers Genest, 50 c.
Feu M. Rosario Delisle, 50 cts
Feu Mme Stéphane Rochette, 50 cts
M. Stéphane Rochette, 50 cts
M. Eusèbe Dupuis, 50 cts
Mme Eusèbe Dupuis 50 cts
Mme Léon Boyer, 30 cts
M. Augustin Bégin 50 cts
M. John Fayant, 50 cts,
Feu Mme Thérèse Fillion, 50 c.
Feu J.-Bte Dubeau, 50 cts
Feu Azarie Jacques, 50 cts
Feu Joseph Jacques 50 cts
Feu Joseph Trudel 50 cts
Feu Malvina Lebeau, 50 cts
M. Pierre Côté, 50 cts
Mme Léonard Dauphinais 50 c.
Althée Langlois, 50 cts
En reconnaissance pour objet retrouvé, 25 cts
M. Joseph C. Casabon 50 cts
Louis L. Casaubon, 50 cts
M. Gauthier, 50 cts
Rosanna Foisy, 50 cts
Enfant de Marie, 50 cts
M. N. Bergeron, \$5.00
M. Théophile Lussier, 50 cts
M. l'abbé Arth. Béliveau D. D., 50 cts
Feu H. M. Henri Dorval, 50 cts
Deux caisses de livres pour la bibliothèque du Juniorat. les RR. PP. Oblats de St. Sauveur de Québec par le R. P. Lauzon
La paroisse de Fannystelle \$7.00
Une retraitante reconnaissante, \$2.00,
M. Flavien Chaput, \$2.50
Mlle Eliza Marion, 50 cts.



DIEU NE MEURT PAS ! Réponse à M. Viviani, ministre du Travail. Discours prononcé à la Salle des Sociétés Savantes par M. l'abbé NAUDET et allocution de M. Paul VIOLLET, membre de l'Institut. I vol. in-12. Prix : franco : 0 fr. 60 (10 cts) Librairie BLOUD et Cie, 4, rue Madame, Paris (IVe).

On se souvient du discours prononcé naguère à la tribune du Parlement, où M. Viviani, ministre du Travail, affirma avoir éteint les lumières du ciel. Pour répondre à cette outrecuidance blasphématoire, le comité parisien des conférenciers républicains démocrates convoqua aussitôt une grande réunion populaire. La brochure que nous annonçons donne la très remarquable allocution prononcée à cette occasion par M. P. Viollet, membre de l'Institut, et le vibrant discours de M. l'abbé Naudet. Avec son éminente science juridique, M. P. Viollet montre que nos sectaires en sont venus à dénier aux catholiques jusqu'aux droits primordiaux inscrits dans la célèbre "déclaration" dont ils se réclament toujours. M. l'abbé Naudet, à son tour, explique, en des paroles qui soulevèrent d'enthousiastes applaudissements, pourquoi M. Viviani et ses pareils n'ont rien éteint, pourquoi nous avons besoin de Dieu dans l'ordre social aussi bien que dans l'ordre moral ; et comparant la doctrine catholique avec les affirmations sectaires, il fait ressortir sans peine l'incomparable supériorité de celle-là sur celles-ci. Le discours se termine par un chant d'espérance en l'avenir religieux de notre pays. Nous ne croyons pas que l'orateur qu'est M. l'abbé Naudet ait jamais été plus éloquent.

LA NOUVELLE-FRANCE—Revue des intérêts religieux et nationaux. Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 48 pages in-40, ne publie que des travaux originaux. Abonnement, par an, \$1. Rédaction et administration, 2 rue Port-Dauphin, Québec.

Livraison de Février—Mgr L. A. PAQUET :—L'Eglise et l'éducation—Introduction. L'abbé Camille ROY :—Fleurs d'outre-tombe.—Les poésies, d'Alfred GARNEAU. L'abbé L. LINDRAY :—Louis Liénard de Beaujeu, premier docteur en théologie de la Nouvelle-France.—I. Le Lauréat, Raphaël GERVAIS :—Erreurs et préjugés : La crise française.—Pourquoi y revenir ?—La vraie question en jeu—Les causes qui sont des prétextes ou qui n'en sont pas.—Quelques causes plus sérieuses.—Un remède au mal. Don PAOLO-AGOSTO :—Pages romaines ; Echos de la persécution française en Italie.—Santos-Dumont.—Un double deuil dans le Sacré Collège.—Le jubilé sacerdotal du cardinal Gotti et la Propagande. LA RÉDACTION :—Bibliographie française.

BULLETIN DU PARLER AU CANADA.—Abonnement \$1. Adresse : M. le Secrétaire de la Société du parler français au Canada, Université Laval, Québec.

Livraison de Février.—P. J. PARADIS :—Notre langage commercial. L'abbé V. P. JUTRAS :—Lexicologie franco-canadienne. L'abbé C. LAFLAMME, l'abbé A. GOSSELIN :—Bibliographie. Ad-jutor RIVARD :—Livres et revues. Le COMITÉ DU BULLETIN :—Lexique canadien-français. (suite). Le SARCLEUR :—Sarclures. Le COMITÉ DU BULLETIN :—Anglicismes.

L'Ami fera remarquer que le mot *Cipaille*, mentionné dans le Lexique canadien-français, est une corruption du mot anglais *sea-pie*.

NECROLOGIE



M. Ambroise Ferron, Lowell.

Mme Vve Adeline Archambault, St. Antoine sur Richelieu.

M. l'abbé J. Jeannotte, Ste Mélanie.

Mgr Guillaume Stang, 1er évêque de Fall River.

M. Joachim Brière, Oak Lake.

Melle Denise Taillon, St. Michel de Napierville.

M. F. X. Asselin, Station d'Hébertville.

Mme Anicet Tremblay, St. Bruno.

Mme Edouard Gagnon, S. Pierre, I. O.

M. Georges Grandchamp, Hancock.

Mme Racette, St Alexis.

M. Louis Tardif, St. Pierre, I. O.

Mme Eelesphore Morais, Trois Pistoles.

M. Arthur Lavallée, Winnipeg.

Mme J. B. Trefflé Richard, L'Épiphanie.

Que par la miséricorde de Dieu, leurs âmes et les âmes de tous les fidèles trépassés, reposent en paix.

Nous disons deux messes, chaque semaine, pour nos abonnés. Ils peuvent appliquer à te le ou telle personne, vivante ou défunte, les 104 messes dites chaque année à leur intention.

Nous disons chaque mois une messe de *requiem* pour nos abonnés décédés ou cours du mois.

—Nous disons tous les jours, avec nos Junioristes, la 4e dizaine du chapelet pour les intentions recommandées et la 5e dizaine pour les abonnés décédés au cours du mois.

AVANTAGES SPIRITUELS

Offerts aux bienfaiteurs de l'Œuvre des Vocations et aux abonnés de L'AMI et de L'ANGE DU FOYER.

Ils participent :

1o. Aux prières qui sont faites, tous les jours, dans chaque communauté des Missionnaires Oblats, pour leurs bienfaiteurs vivants et décédés.

2o. Aux mérites de deux messes dites *chaque semaine*, à leur intention. Ils peuvent appliquer à telle ou telle personne, vivante ou défunte, les 104 messes dites chaque année à leur intention.

De plus :

Chaque mois, une messe de *requiem* sera dite pour les bienfaiteurs de l'Œuvre des Vocations et pour nos abonnés, décédés dans le cours du mois ; et ils s-ront recommandés aux prières, quand nous serons informés de leur décès.

Un service solennel sera célébré chaque année, dans la première semaine de novembre, pour nos abonnés défunts et parents de nos abonnés.

Saint-Boniface, Man., imprimerie du MANITOBA